

# CLÉRAMBAULT ET LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE

**Claudette Damas**

Ouvrons nos journaux. Qu'y lisons-nous ?

- D'une part, que la recherche psychiatrique affiche un nouveau scientisme pragmatique, orienté par le traitement informatique de données destinées à l'usage du médicament. La clinique, désormais soumise aux intérêts de l'industrie pharmaceutique affiche l'arrogance d'une médecine débarrassée des embrouilles de l'inconscient, attentive seulement à l'établissement d'un diagnostic discriminant et au traitement qui lui correspond. Scientifiquisée au point d'en oublier toute contingence du symptôme, la psychiatrie d'aujourd'hui et son orientation béhavioriste s'accommode bien des thérapies multiples et nouvelles dont la visée cosmétique s'intègre avec aisance à l'idéologie chimiothérapeutique.

- D'autre part, du côté de la religion, la « revanche de Dieu » est à l'œuvre : succès des groupes pentecôtistes dans les mégapoles d'Amérique du sud, d'Asie, d'Afrique ; ascension des courants orthodoxes et des « partis noirs » en Israël ; percée des groupes islamistes du monde arabe ; courants évangéliques protestants en Europe et évangélisation militante du Pape Jean Paul II ; transcendance à la carte qui succède aux dogmes d'hier mais n'en promet pas moins, elle aussi, au nom de la vérité, le ré-enchantement du monde par la parole qui sauve.

- Dans l'éducatif enfin, le numérique ouvre l'ère de l'hyper-industrialisation de la culture et de son exploitation. La tendance à l'homogénéité, la confusion croissante entre l'Etat et les intérêts des grandes entreprises, l'émergence d'organismes puissants et libres de toute tutelle politique, sont dorénavant à même de déterminer les standards en matière d'éducation et d'orienter le comportement des élites intellectuelles.

C'est pourquoi, face à la montée en puissance du discours du maître paré du savoir absolu, nous devons garder en mémoire cette affirmation freudienne que la civilisation est un symptôme de la pulsion de mort, que l'univers entier cherche querelle au principe du plaisir, et

qu'il n'est point entré dans son programme que l'homme soit heureux (1). Il ajoute, à la page 105 du *Malaise dans la civilisation*, que l'humanité entière est devenue « névrosée » sous l'influence des efforts d'une civilisation qui n'en veut rien savoir. Et jamais Freud ne cessera de dénoncer les diversions qui suturent cette impasse.

Dès lors, la psychanalyse, cette « ennemie de la civilisation » (2) ne peut que raviver l'urgence d'y faire entendre à nouveau la voix du symptôme, contre « les mordus de la vérité » (3), contre le discours de la conscience qui maîtrise.

Ce n'est certes pas le premier moment de la réflexion freudienne.

Bien avant ces considérations sur la psychanalyse comme alternative à l'universel, dès 1912, dans ses « Conseils aux médecins » (4), Freud mettait en garde ses confrères, déjà, contre ce recours commode à l'hypostase des savoirs établis et exprimait sa crainte de la certitude triomphante et des préjugés communs, coupables d'infléchir la cure vers la préoccupation médicale, religieuse, éducative. Et qui ne voit que l'on retrouve dans son célèbre pamphlet rédigé en 1926, *La question de l'analyse profane* (5), l'écho répété de ces préoccupations ? L'enjeu tient en une phrase : s'assurer que le thérapeutique ne tuera pas l'irréductible nouveauté de la psychanalyse et la spécificité de son objet. Le thérapeutique, entendez, ici, le salut et non le soulagement. Car le thérapeutique pour lui, dans ce moment précis de sa réflexion, c'est le recours aux idéaux comme solution aux chicanes du désir. Face à la sacralisation des savoirs, Freud entend bien démontrer que l'analyste est celui qui doit se refuser à toute maîtrise au nom d'un savoir préalable, celui qui instaure définitivement une discontinuité entre psychanalyse et discours constitués, soient :

1) le scientisme médical, science clôturée de son Savoir, qui, dit Freud, arrache à la psychanalyse ses crocs venimeux et la rend agréable.

2) le discours religieux, laissant à Dieu la charge de la cause, « déni dialectique de maux de l'existence » regrettable errement de l'esprit humain » (6).

3) le discours éducatif, commandé par le Maître qui dicte au sujet la conduite à tenir, antidote contre la toute puissance de la sexualité.

La conclusion s'impose : il faut renoncer à « l'antique fantaisie de la connaissance » qui incite à croire au progrès de l'esprit humain.

1926 : cette même année, le docteur de Clérambault doit faire face à une véritable levée de boucliers contre la forteresse de l'Infirmierie spéciale. La presse se déchaîne contre les

procédures arbitraires en cours. Le Médecin-chef de la "Tour pointue" aurait interné de façon autoritaire le dénommé Daltour, jeune premier de cinéma. Le préfet de police, excédé par cette affaire, décide l'inspection du lieu. Force lui est de constater l'odeur insoutenable des grabats humides et des trous d'aisance, la nourriture insuffisante. « Je me demande comment à notre époque on peut conserver des être inoffensifs et dignes de pitié dans des conditions matérielles semblables » écrira-t-il dans son rapport.

Traité successivement de criminel, de fou et de menteur par une presse sans indulgence, Clérambault résiste. "La Tour pointue" lui a valu les plus grands honneurs. Elle a fait ses preuves dans sa façon de gérer la déviance sociale. Froideur, mépris, inhumanité : voici les qualificatifs qui, disons-le tout net, accompagnent la réputation du Maître (7). Gloire incontestée de la psychiatrie mais peu soucieux d'humanisme, Clérambault est surtout le porte-drapeau d'une science inféodée à la neurologie. Son célèbre automatisme mental, dont il précisera la thèse l'année suivante au XXXI<sup>ème</sup> congrès des Aliénistes et Neurologistes de France, n'est pas seulement l'aboutissement de sa carrière, il est, plus certainement encore, sa ligne de défense contre la psychologie des profondeurs, l'idéogénèse de la psychose et, bien sûr, la psychanalyse, cette psychanalyse si mal représentée à l'époque par Angelo Hesnard.

Georges Heuyer, son adjoint, saura d'ailleurs remercier son illustre confrère d'avoir su tenir tête à l'inconscient freudien, théorie mystique rangée au magasin des accessoires, élucubrations systématiques tout juste dignes des surréalistes. Car loin de penser, comme Freud, que les rebuts de la vie mentale que sont les lapsus, les rêves et les actes manqués sont le retour d'une vérité en mal de se dire, Clérambault n'y voit, à la façon de Taine, que des éléments insignifiants, langage perverti d'un cerveau malade.

En ce sens il s'inscrit dans la tradition d'une psychiatrie radicalement médicale, fer de lance de toute résistance à la psychanalyse fondée sur l'idée d'une matérialité nerveuse de la maladie mentale ; celle-la même dont Freud voit repousser les chirurgiens au sein même du mouvement psychanalytique.

La fermeté avec laquelle il insiste sur la neutralité initiale « anidéique » du syndrome d'automatisme mental dans les cas purs, lui permet de refuser toute idéogénèse même affective. Il nous décrit en effet un trouble neurologique, « processus irritatif à progression serpentine ayant pour résultat des prurits dispersés (phénomènes subtils) puis de plus en plus confluents (écho) attaquant en premier lieu les éléments les moins résistants (abstraits) pour s'étendre aux plus résistants (concrets, sensori-moteurs) » (8). Clérambault décrit ainsi un système d'irritations d'abord localisées, puis irradiantes le long de la hiérarchie des centres

nerveux, investissant des zones de plus en plus élargies, contaminant la personnalité saine au profit de sous-produits de la pensée imparfaits et factices. Le « petit automatisme mental », point d'accroche du roman délirant, est sans conteste de nature histologique en son principe, et sa conception reste le reflet fidèle des préoccupations de son époque : démontrer, par l'observation, au plus près du réel de la clinique, la substance des états psychopathologiques, leur nature corporelle, somatique, hétérogène à tout dynamisme psychique. En visant la mise à jour du noyau archaïque du phénomène pathologique, Clérambault révèle ainsi du même coup l'illusion qui le tient : celle d'atteindre l'être de la folie ; idéalisme qui s'ignore et dont la méconnaissance lui barre définitivement tout accès à la division subjective.

Bien sûr, on me répondra que sa conception de l'érotomanie échappe à ce schéma, que contrairement à l'automatisme mental ce « syndrome idéo-passionnel » est d'essence psychologique. Mais ne voit-on que là aussi sa traque minutieuse du « postulat » comme formule originelle de la maladie relève du mirage d'un savoir sans reste, de cette chimère d'un accès direct à l'essence des choses, de l'insistant recours à une nature humaine, c'est-à-dire à un déterminisme dont la saisie scientifique sait rarement se départir ; ce « rêve du fabricant d'automates » dont Lacan a su si bien se gausser dès 1946 (9). Face à la signification infrangible de ce fond basal et nucléaire qu'il évoque à la page 78 de ses *Œuvres Psychiatriques*, le système délirant et ses appendices mouvants fait bien pâle figure ! Il n'est rien de plus qu'une « construction intellectuelle secondaire », réaction d'après-coup aux phénomènes élémentaires qui, eux, relèvent de la détermination de l'être de l'homme (soit comme idée, soit comme organisme).

Mesurons toute la distance entre cette vision toute jacksonienne d'un déterminisme psychique référé aux niveaux de l'évolution de ses fonctions et impliquant un progrès allant du plus automatique au moins automatique et celle de Freud que nous citons en ouverture !

Aussi Lacan a-t-il beau jeu de qualifier cette méthode d'exhaustion clinique, « d'idéologie mécanistique » (10), puisqu'en effet elle obéit à la croyance d'une correspondance possible entre le moi et la réalité mécanique de l'organe ; qu'il y a une présence de la chose à l'esprit, puisque l'écho de la pensée est regardé comme résultat de la bifurcation d'un courant qui aboutit à deux expressions séparées (11) et que « ces métaphores qui se superposent si exactement aux faits psychiques pourraient bien être l'exact énoncé des faits psychiques ».

Et, dans le fond, comment ne serait-on pas frappé de voir à quel point le souci de Clérambault d'atteindre au phénomène pur, à l'être du réel, vidé de toute idée mais sol et horizon de toute pensée, rejoint la quête d'une conformité entre la pensée et le réel dans la plus

pure tradition du matérialisme scientifique des Lumières, et combien ses implications métaphysiques portent les stigmates de cette transcendance du vrai née des formules empiristes de Locke et de sa mythique « sensation pure ». Une telle position ne peut qu'entraîner la mise à l'écart de la référence au conflit psychique, c'est-à-dire au symbolique, et à son rôle dans l'économie de la pensée comme représentation. Du même coup, loin de rompre avec la tradition descriptive française dont il réalise « de son être de regard (...) comme une récurrence » (12), Clérambault en révèle le ressort. Car décrivant la vie psychique telle qu'il la voit, loin d'en nettoyer les adhérences idéalistes il les renforce, ignorant qu'il ne trouve que ce qu'il cherche : la psychose pure.

Face à l'avancée de plus en plus certaine de l'armature psychanalytique qui bouleverse irrémédiablement l'ensemble conceptuel de la psychiatrie classique, cette clinique du processus rencontre là son point d'achoppement.

Et il est clair que confronté à ce « savoir qui parle tout seul » (13), Clérambault en réordonne le champ pour mieux le figer, s'abandonnant lui aussi au fantasme « d'avoir la main pleine de vérités pour mieux la refermer sur elles » (14).

Doit-on, pour autant, se trouver justifié à délaissier une clinique tombée, semble-t-il, de plus en plus en désuétude ?

Lacan ne l'a pas fait. Il a même, d'une certaine façon, opéré un retour à Clérambault.

Gardons-nous cependant de voir, dans ses hommages répétés au Maître, autre chose que ce qu'il définit à la page 152 des *Écrits* comme « les formes courtoises d'un tournoi de la parole ». Car « s'incliner devant un effort de pensée et d'enseignement qui est l'honneur d'une vie et le fondement d'une œuvre » (15) n'empêche en rien d'obéir aux exigences d'une critique nécessaire.

Et si nous gardons en mémoire les éloges appuyés à ses confrères, Henri Ey, Michaël Balint, Ernest Jones etc., pour ne citer que quelques-uns, nous constatons à quel point le respect ne freine en rien la radicalité du débat.

Un fossé irréductible sépare donc les deux hommes et il serait vain, dans l'après-coup des thèses lacaniennes sur la structure langagière de l'inconscient, d'en trouver la préfiguration dans l'automatisme mental de Clérambault. La théorie du signifiant ne résidait pas comme possible avant que Lacan ne l'ait rendue effective. Elle ne préexistait pas à sa réalisation. Être convaincu du contraire relève de la croyance en une vérité toujours déjà là et contredit la

dimension inventive de la pensée. Aucune anticipation créatrice chez Clérambault mais un moment de la réflexion ; moment daté mais nécessaire au saut suivant : celui de Lacan.

Il a fallu quelques années à Lacan, trente-huit exactement, de 1928 à 1966, pour prendre la mesure de sa dette : c'est en effet seulement dans l'écrit intitulé « De nos antécédents » qu'il en précise la teneur ; elle tient au goût qu'il prit d'une clinique fidèle à « l'enveloppe formelle du symptôme » (16).

Doit-on en effet tenir pour « hommages » les précédentes références au Maître qui émaillent son œuvre ? Certainement pas.

Prenez la première, celle de 1931, que vous trouvez dans un article intitulé « Structures des psychoses paranoïaques » (17).

On connaît l'histoire : la colère de Clérambault à la lecture de cet article, son accusation de plagiat. Moins aveuglé par l'obsession de la paternité intellectuelle et la crainte de voir ré-dupliquer ses travaux, il eût vu à l'œuvre dans ce texte, au-delà du ralliement apparent à la notion de constitution psychopathique, la mise en place, déjà, de nouveaux paradigmes qui infirmaient la théorie de l'automatisme mental. Car loin d'affirmer, comme le voulait l'orthodoxie de l'Infirmerie spéciale, une solution de continuité entre l'automatisme mental et le délire, Lacan insiste non seulement sur le dynamisme dialectique de l'intentionnalité subjective qui les relie mais fait de cette faculté dialectique la doublure d'un sujet autre à lui-même (18). Ce point essentiel sera développé dans sa thèse, en 1932, puis en 1955 dans le *Séminaire III, Les Psychoses*, lorsqu'il s'agira de reprendre la question de la psychose comme remaniement subjectif. Et si le texte de 1931 s'achève sur un rappel du stade oral de l'affectivité, c'est que déjà, pour Lacan, la causalité de la psychose n'est plus la même : elle relève d'une cause déclenchante, « d'une anomalie dans les relations de l'enfant (...) avec son entourage » (19) dont le moment de l'éclosion est repérable. Premier jalon d'une théorie du sujet aux prises avec l'Autre, ce texte fixe déjà les deux points d'appui de l'élaboration future : contingence de la rencontre et défaut de la structure.

En 1946, les « Propos sur la causalité psychique » ne seront guère plus amènes.

Bien sûr, la valeur psychiatrique du Maître y est là encore soulignée mais sur fond d'une critique acerbe de l'organo-dynamisme d'Henri Ey. Aussi les deux hommes se trouvent-ils conjoints en une même formule comme les tenants d'une « doctrine du trouble mental (...) incomplète et fautive et qui se désigne elle-même en psychiatrie sous le nom d'organicisme » (20).

Et que penser enfin des affirmations de novembre 1955 dans lesquelles Lacan revient sur ce qui les oppose : le ressort de la structure, structure « irréductible à autre chose qu'à elle-même » (21) ?

Revenons maintenant à la page 65 des *Écrits* et à ce qui, vraiment, pour Lacan, a fait trace, « la touche d'une promesse ». C'est celle d'une analyse structurale contrastant avec une sémiologie « toujours plus engagée dans les présupposés raisonnants ».

Aux yeux de Lacan, le grand mérite des vignettes cliniques de Clérambault c'est de dégager, de préciser et de rassembler tous les phénomènes de langage saugrenus qui font rupture dans la signification : mots explosifs, jeux syllabiques, intuitions abstraites, commentaires des actes, écho de la pensée, dévidage muet des souvenirs, idéorrhée et ritournelles, pensée devinée etc. C'est-à-dire qu'il privilégie dans ses observations la dimension signifiante du symptôme, celle qui s'impose au sujet dans une extériorité à la fois particulière, personnelle et étrangère. Il réussit ainsi à dégager des efflorescences délirantes un pur sujet de la phrase déterminé par des faits de langage dont il ne peut rendre compte par la raison. Loin de chercher le critère de la folie dans l'affect, Clérambault le trouve dans l'hallucination auditive privilégiant ainsi un dit du sujet désarrimé de son discours. Une telle clinique, celle des rapports du sujet au signifiant en l'absence de toute préoccupation du sens rejoint les lignes de la recherche freudienne ; et même si elle opère dans la méconnaissance du champ qu'elle inaugure, elle se révèle sous-tendue par une attitude épistémologique nouvelle : le regroupement d'éléments organisés par une structure identique. Elle ouvre la voie à celle de Lacan et servira d'embrayeur à l'un des vecteurs de sa théorie, son « structuralisme » linguistique (via Saussure, Jakobson, Jespersen, Benveniste, et d'autres). Elle inaugure une nouvelle lecture du fait psychique, abolissant la frontière épistémologique entre « extériorité » et « intériorité ».

Et pourquoi ne pas considérer que l'automatisme mental de Clérambault constitue pour Lacan ce point d'intersection et de disjonction entre deux discours ? Aucune généalogie de Clérambault à Lacan mais, à bien des égards, le point d'aboutissement du Maître devient le point de départ de l'élève et peut-être sa référence première à « l'ordre » symbolique, ordre de discours.

Notons la richesse d'une telle rencontre, puisqu'elle permettra à Lacan, avec Clérambault et contre lui, de bouleverser cette notion même et de re-qualifier le sujet comme sujet divisé, de dégager l'autonomie du signifiant et son caractère aléatoire, sa dimension

synchronique qui seule permet de rendre compte du rapport entre sens et signe, de séparer la langue des distorsions de la parole, le signifiant du signifié, la chose de son concept.

Le mécanicisme de Clérambault trouve ici une lecture inédite qui subvertit radicalement son fondement idéaliste, institué désormais comme mécanicisme signifiant et structural du discours de l'Autre.

Notes :

- 1 S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, PUF, 1973, p. 20.
- 2 S. Freud, *La technique psychanalytique*, PUF, 1977, p. 132.
- 3 J. Lacan, *Ecrits*, Seuil, 1966, p. 214.
- 4 S. Freud, Conseils aux médecins sur le traitement psychanalytique. *La technique psychanalytique*, PUF, 1977, p. 61.
- 5 S. Freud, *La question de l'analyse profane*, Gallimard, 1985.
- 6 S. Freud, *Ibid.*, p. 117.
- 7 A. Rubens, *Le maître des insensés*, Les Empêcheurs de tourner en rond, 1999, p. 170.
- 8 G. de Clérambault, *Œuvre psychiatrique*, PUF, Paris, 1942, p. 487.
- 9 J. Lacan, *Ecrits*, op. cit., p. 159.
- 10 J. Lacan, *Ecrits*, op. cit., p. 65.
- 11 G. de Clérambault, op. cit., p. 553.
- 12 J. Lacan, *Ecrits*, op. cit., p. 66.
- 13 J. Lacan, *Le séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, 1991 p. 80.
- 14 J. Lacan, *Ecrits*, op. cit., p. 151.
- 15 J. Lacan, *Ibid.* p. 152.
- 16 J. Lacan, *Ibid.*, p. 66.
- 17 J. Lacan, " Structure des psychoses paranoïaques ", *Ornicar ?*, n°44, 1988, p. 5.
- 18 J. Lacan, *Ibid.*, p. 10.
- 19 J. Lacan, *Ibid.*, p. 17.
- 20 J. Lacan, *Ecrits*, op. cit., p. 152.
- 21 J. Lacan, *Le séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Seuil 1981, p. 28.